L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : Rue de Chartres, No 73. — NOUVELLE-ORLEANS MARDI MATIN, 1er JUIN 1875. — [illegible] Année.

DUFOUR & LIMET,
PROPRIÉTAIRES-ÉDITEURS
NOUVELLE-ORLÉANS.
MARDI MATIN, 1er JUIN.

VENTES A L'ENCAN DE CE JOUR.

Par F. Roger & Co., dans leurs salles d'encan—bottes, souliers et brodequins.

Par Hoffman, Marks & Co., au No 3[illegible] de la rue de Chartres—bottes, souliers et brodequins; habillements faits.

Par Vincent & Co., aux Nos. 62 et 64 de la rue de la Douane—marchandises sèches, étrangères et américaines, mouchoirs batiste.

La Convention Républicaine de Lancaster.

UNE LETTRE DU PRÉSIDENT GRANT

Nous avons donné dans notre numéro de jeudi dernier, le résumé des résolutions votées à Lancaster par la Convention républicaine d'Etat de la Pennsylvanie, et nos lecteurs ont dû y voir qu'après un grand nombre de choses banales qui peuvent convenir à tous les partis, les républicains finissent, mais non sans peine, par se déclarer contre le troisième terme présidentiel. C'est-là le point capital. Ces résolutions, suivant nous, sont remarquables sous un double point de vues. Premièrement, elles paraissent abandonner les nègres à eux mêmes, c'est-à-dire à leur sort, ou au sort qu'ils pourront se faire. On les a tenus en tutelle pendant 10 ans, non pour les opprimer mais pour les protéger et leur apprendre une existence de liberté à laquelle ils n'étaient pas habitués. Mais après 10 ans de secours, de protection et d'instruction, ils doivent en savoir assez pour se conduire tout seuls et prouver qu'ils n'étaient pas indignes de l'attention philanthropique, philosophique, et politique du parti abolitioniste. Jusqu'à quel point ont-ils répondu à l'attente de leurs émancipateurs, c'est ce que l'avenir décidera bien mieux que le passé n'a pu le faire. Il serait peut-être cruel à nous, vis à vis d'eux, de rappeler que leur intervention dans le gouvernement des Etats du Sud a été la chose la plus funeste qui soit arrivée à ces Etats, car la moralité publique y a, pour ainsi dire, péri. Mais comme il est impossible de ne pas avouer que les nègres ont été trompés, fourvoyés, égarés par des gens qui ont été plutôt leurs maîtres que leurs amis et leurs protecteurs, comme la grande masse des affranchis a continué à vivre dans les campagnes y travaillant avec assiduité et courage, il ne faut pas leur en vouloir de ce que le bien qui aurait pu être le résultat de leurs travaux a été gâté et presque annihilé par des économes politiques, spéculant sur eux et sur nous, nuisant aux intérêts de tout le monde et retardant la bonne entente qui se fut bien vite établie entre les affranchis et leurs anciens maîtres, si les nouveaux citoyens eussent été réellement libres de se conduire suivant leurs affections et leurs penchants.

C'est ce dont s'était aperçu le représentant Kelly, de la Pennsylvanie, dans sa dernière tournée au Sud et ce qu'il a sans doute rapporté aux conventionnels de Lancaster qui, dans leur plateforme, ont évité toute allusion à ce sujet et se sont bornés à émettre des idées générales dont il faudrait bien que tout le monde profitât, à commencer par eux. En effet, tous les hommes honnêtes seront d'accord avec eux, quand ils demanderont l'égalité des hommes devant la loi et une égale justice pour tous; l'harmonie entre le gouvernement général et les gouvernements d'Etats, l'unité de la nation et une ligue, la fidèle exécution des lois, une administration économique, honnête, et la responsabilité des officiers ministériels, le développement de l'industrie nationale, le droit du travail à être protégé et encouragé, les transports à bon marché, la liberté des banques, un papier monnaie approprié au besoin, croissant des affaires, une réduction de la dette, etc. Tout cela va de source et tout cela naturellement a été accepté sans discussion par la convention de Lancaster.

Mais cela n'était pas suffisant, on n'y voyait rien qui fit obstacle à la marée montante de la Démocratie. Loin de là, c'était purement et simplement se faire démocrate; c'était construire un échafaudage avec les planches mêmes du parti de l'opposition; c'était s'annuler sans avantage et sans aucune chance de succès; c'était presque mettre les armes bas au commencement de la campagne; c'était enfin comme si l'on eût renoncé à la lutte et reculé avant le combat.

L'impossibilité étant admise de faire plus longtemps de la politique avec le négrophilisme, il fallait, sans avoir l'air de renier le passé, se plonger assez profondément dans la réforme pour montrer que le parti républicain était, autant qu'un autre, à même de comprendre les nécessités d'Etat et d'y répondre. Après avoir secoué et jeté à terre tout ce que les anciennes professions de foi du parti renfermait d'insolite, d'incongru, de révoltant et de compromettant, il avait encore à se débarrasser d'un fardeau très lourd, très encombrant et très gênant. Les prétentions de Grant à un troisième terme présidentiel constituaient ce fardeau. La nation ne veut pas de Grant et des hommes de Grant, cela est certain, la démission de l'avocat-général Williams en est une preuve. C'est là le commencement du déménagement. Mais il faut que le déménagement soit entier. Non-seulement les plus habiles politiciens de la Pennsylvanie sont de cet avis, mais encore la presse neutre, ou du moins l'immense majorité des journaux neutres, à la tête desquels s'est placé le *Herald* de New-York qui, au moyen de nombreuses correspondances reçues de tous les Etats, est toujours parfaitement informé du mouvement général de l'opinion publique aux Etats-Unis. Le *Herald* avait dit:

"La Convention républicaine de Pennsylvanie ne peut rien faire de mieux pour le succès du parti que de se déclarer carrément contre le troisième terme et nos télégrammes indiquent que l'importance de cette détermination est comprise. Le désaveu de la conspiration du troisième terme peut sauver le parti républicain en Pennsylvanie d'une chûte, sans cela, certaine aux prochaines élections. Un acquiescement tacite à la conspiration ou une résolution évasive, assurerait la défaite du parti."

De son côté le Philadelphia *Times* avait dit à propos de la convention de Lancaster:

"S'il est possible de paraître se déclarer contre un troisième terme, et en même temps ne rien émettre d'hostile ou de contraire à ce sujet, cela serait fait."

Eh bien, le conseil du *Herald* a été suivi et la prédiction du *Times* s'est réalisée. La convention de Lancaster s'est prononcée contre le troisième terme de Grant, mais en faisant le plus grand éloge de son administration. C'est ce qu'on appelle vulgairement dorer la pilule. Les compliments ne coûtent rien quand on veut se débarrasser des gens. On est porté à dire d'eux d'autant plus de bien qu'on sait qu'on ne sera plus exposé à en dire. En pareils cas, les formules de compliments n'ont pas de bornes; on les prodigue: on en fait une dépense extraordinaire mais à bon entendeur, salut! plus les formules sont flatteuses, plus elles sont exagérées, plus elles signifient partez car vous nous gênez.

Voilà ce que la convention républicaine de la Pennsylvanie a dit à Grant avec tous les ménagements possibles, et la décision est finale, c'est-à-dire qu'elle fera loi dans les Etats-Unis, car la Pennsylvanie était le seul des grands Etats républicains qui fut encore resté fidèle à tous les errements du parti. On peut dire dès aujourd'hui qu'il n'y a plus dans l'Union d'Etat grantiste.

Grant, si peu intelligent qu'il soit, l'a compris; et bien qu'il y ait en 30 Etats pour lui sur 37, aux élections de 1872, il n'y a plus d'Etats pour lui aujourd'hui dans l'Union. C'est pour cela qu'il vient d'écrire au président de la convention de Pennsylvanie, une lettre, pour se sauver du ridicule, il a [illegible] d'expliquer sa position actuelle par celle qu'il a occupée jusqu'ici, par celle qu'il occupait avant les élections de 1868. Il dit qu'en aucun temps il n'a recherché la présidence, ni au premier terme, ni au second; que la première fois il fut séparé d'une place que le Congrès avait créée pour sa vie durant, en considération de prétendus services rendus à la république; qu'il aimait cette place et qu'il lui eût été agréable de la garder aussi longtemps qu'il eût convenu au Congrès de la lui laisser; qu'avec les émoluments y attachés il se fut assuré un manoir où il eut pu trouver un doux repos, sans éprouver aucune des inquiétudes qui l'ont assailli pendant 14 ans; qu'on lui fit croire que le bien public requérait ce sacrifice, sans lui imposer l'obligation de rechercher le second terme; qu'il y fut appelé par l'unanimité des délégués à la convention nationale et par l'endossement écrasant de la nation; qu'il ne désire pas plus le troisième terme qu'il n'avait désiré le premier; qu'il ne dira pas un mot pour changer la volonté du peuple à ce sujet, mais que le peuple est libre de faire un choix comme il l'entendra sans restriction et que la restriction ne pourrait venir que d'un amendement fait exprès à la constitution contre un troisième terme; mais qu'il ni le conseille pas attendu qu'il pourrait arriver un moment où le changement d'un Exécutif, qui aurait exercé pendant huit ans les devoirs de la place, fut très malheureux et même désastreux.

En somme, Grant dit qu'il n'a jamais été candidat pour une nomination et qu'il n'en accepterait une troisième que si les circonstances l'exigeaient de lui impérieusement, ce qui ne sera pas, espère-t-il. Il termine en faisant contre mauvaise fortune bon cœur, et félicite la convention sur l'excellence de ses choix, bien que ces choix favorisent des hommes connus par leur opposition au troisième terme présidentiel.

On trouvera du reste le texte complet de la lettre de Grant dans nos dépêches.

Le résumé en est qu'il renonce, du moins officiellement, à briguer une troisième candidature, mais qu'il l'acceptera si elle lui est offerte. Par conséquent, il se pose comme candidat disponible. Reste à savoir maintenant si les circonstances ou va se trouver le parti républicain, après tant d'échecs, lui imposeront l'obligation de se rattacher à la personnalité de Grant si dénuée de prestige qu'elle soit. Quant au pays lui-même, nous ne croyons pas qu'il puisse se présenter aucune circonstance qui lui fasse sentir la nécessité de changer un verdict irrévocablement prononcé, selon toute apparence.

Les Manœuvres de M. Wilson.

Pendant qu'il y a un candidat à la présidence qui se retire ou qui fait la mine de se retirer, c'est Ulysse Grant qui joue ce rôle près de deux ans avant la fin de son second terme, il y en a un autre qui s'avance ou qui fait la mine de s'avancer, et c'est M. Wilson, le président du Sénat des Etats-Unis. Quand Wilson a entrepris son voyage dans les Etats du centre, il devait avoir eu vent de ce que devait faire la convention républicaine de Lancaster. Wilson est un vieux routier du Sénat qui doit posséder sur le bout du doigt toute la politiquerie des campagnes présidentielles.

Encouragé par les circonstances et quelques revirements d'opinion qui se sont signalés avec un certain éclat dans le parti républicain, nous ne disons plus le parti radical, mort et enterré depuis longtemps, et si bien enterré qu'à part Logan et Morton, nul ne veut plus assumer ou partager la gloire d'avoir été affilié à ce parti, encouragé disons-nous, par les circonstances et le rétablissement de sa santé, Wilson voyage comme Alexandre après la bataille d'Issus. Le guerrier macédonien croyait alors ne pouvoir plus rencontrer d'ennemi digne de lui, et il avait raison. Il marchait avec la certitude du succès. Wilson en fait autant et cette perspective le rend généreux, bon et aimable pour tout le monde. Il va s'asseoir auprès du lit de Breckinridge mourant et semble déplorer la fin prochaine de cet homme qui fut remarquable par tant de nobles qualités et une si haute intelligence. "Ce sera une grande perte pour tous les Etats-Unis," dit Wilson.

Il répète ces mots dans tout le Kentucky, voire même dans tout le Tennessee, et chacun lui sait gré de ses sentiments de justice et de son compatriotisme. Plus loin, il va rendre visite à Mme Jefferson Davis et la salue avec une dignité yankee aussi agréable que possible. M. Wilson exerce ainsi des civilités pendant que M. Davis, qui le pense pas à lui, parcourt le Texas en vrai triomphateur, prononçant partout des discours unionistes mais reflétant encore par la pensée l'esprit de Jackson, d'Early, de Hill et de Magruder. N'importe! Tous les américains sont des frères aujourd'hui; il n'y a plus de Williams dans le cabinet, il n'y a plus de Chandler au Sénat, et il n'y aura bientôt plus de Grant à la Maison Blanche. C'est là l'essentiel.

Le parti radical a expiré; le parti républicain râle; sa mort est prochaine. Il disparaîtra bientôt de l'horizon que le parti démocrate commence à éclairer de sa lumière. Blaine, l'ex-orateur de la Chambre et Kelly, le représentant de la Pennsylvanie au Congrès, disent à qui veut les entendre que le parti démocrate est le soleil levant. C'est aussi l'avis de Wilson. Seulement Wilson pense que le pays sentira probablement la nécessité d'avoir une candidature de transition, car on ne saurait passer subitement et sans précaution d'un extrême à l'autre et en six mois de radical devenir loco-foco; il se croit être l'homme de transition, l'homme de circonstance, l'homme indispensable pour les deux partis. C'est pour cela qu'il est un peu changé, et qu'il voyage afin de montrer partout son urbanité cosmopolite et son décroutement du puritanisme Yankee.

Mais les journaux du Nord l'attaquent. Ils disent que Wilson a assez voyagé, qu'il a occupé assez longtemps l'attention de la presse, qu'il a prononcé des oracles dans un assez grand nombre de villes et de villages et qu'il est temps que le monde Américain sache enfin où il veut en venir. Si Wilson veut être un candidat à la présidence, qu'il le dise, alors il pourra compter sur quelque indulgence. On pardonne beaucoup de choses à un homme qui vise à être président, sans adopter pour cela sa candidature. Si au contraire, M. Wilson n'a aucune prétention de ce genre qu'il en informe le public, pour que le public sache au juste sur quel pied il faut qu'il le reçoive.

Tout cela est assez juste de raisonnement, mais non de raison. Pourquoi M. Wilson ne serait-il pas libre de voyager comme tout le monde et de prononcer des discours sur la situation si on l'invite à le faire? Nous sommes d'avis qu'on lui laisse toute liberté sur toute chose. Nous n'y voyons aucun inconvénient pour personne. Les démocrates ne jetteront jamais les yeux sur lui pour en faire un président et les républicains y penseront encore moins justement à cause de son cosmopolitisme de fraiche date et de ses avances aux libéraux de tous les partis.

Journaux illustrés.—La maison Hébert & Cie, coin Chartres et Bienville, vient de recevoir les derniers numéros de l'*Illustration* et du *Monde illustré*.

Jos. B. Hubbard.—Une maison se monte à toutes les époques de l'année, et les meubles se vendent en été comme en hiver. Seulement, depuis les désastres de toutes sortes qui se sont déchainées sur la Louisiane, on ne veut et on ne peut plus acheter qu'à *très bon marché*. Mieux que personne, M. Jos. B. Hubbard le comprend, et c'est pourquoi il livre les beaux et excellents meubles dont se compose son vaste stock de l'angle Remparts et Perdido, à des prix d'une modicité vraiment étonnante.

TEMPERATURE.—31 mai 1875.

Thermomètre de C. Dumamel, opticien

	Fahrenheit.	Centigrade
6 A. M.	76	19
12 M.	88	31
3 P. M.	89	31
6 P. M.	85	29

Le Sunday Delta.—Nous avons lu avec attention le premier numéro du Sunday Delta, journal du dimanche, fondé par notre très habile confrère, M. Edwin L. Jewell qui en est tout à la fois l'éditeur et le propriétaire. Le Delta est franchement démocrate comme l'étaient les journaux de ce nom, ses prédécesseurs. La reprise d'un pareil titre fera plaisir à beaucoup de gens, surtout aux patriotes purs qui ont encore le courage d'avouer leurs regrets pour tant de choses qui ont fait l'honneur du passé bien que la restauration n'en soit plus possible.

Les articles qui composent ce premier numéro sont fort intéressants et parfaitement écrits, et nous avons reconnu le talent exercé de notre confrère. Nous y avons remarqué aussi une fort spirituelle esquisse sur diverses célébrités parisiennes par M. Albert Fabre qui nous en promet d'autres. Ces esquisses seront lues avec le plus grand plaisir.

Le *Sunday Delta* a donc fait un brillant début, et nous augurons très favorablement de son avenir. On s'abonne rue du Camp, No. 74, imprimerie de M. Ravers.

Un porc phénoménal.—Nous avions cru jusqu'à présent que le climat de la Louisiane n'était pas précisément favorable à l'élève des bestiaux et que la chaleur excessive qui règne ici pendant plusieurs mois de l'année, nuisait au complet développement de la plupart des races animales.

Etions-nous dans l'erreur? Il faudrait le croire, car on nous écrit du Pont Breaux, paroisse St-Martin, pour nous donner les dimensions d'un porc phénoménal que M. Antoine Broussard, habitant du voisinage, vient de faire abattre.

Cet animal, âgé de quatre ans, avait 7 pieds 4 pouces de longueur, 7 pieds 8 pouces de circonférence, au milieu du corps, et 3 pieds 7 pouces de hauteur. Le cou seul avait 4 pieds 1 pouce de circonférence. Il pesait 726 livres et a donné 46 gallons de graisse. M. Broussard assure qu'il en aurait donné dix de plus s'il avait été tué un mois plus tôt, car la forte chaleur de la dernière quinzaine de mai l'avait fait maigrir un peu.

L'Entreprise Foster.—*Distribution de Propriétés foncières au Texas.*—On nous a demandé ce que nous pensions de l'entreprise de M. Foster, à Houston, Etat du Texas. On sait qu'il y a fondé un système en vertu duquel, moyennant une légère mise, on peut gagner soit des lots en or soit des portions de terre fertiles. Nous ne connaissons pas personnellement le directeur M. Foster, mais les journaux de Galveston, de Houston et des autres villes du Texas en font tous de grands éloges. Ils le signalent à la fois comme un homme très entreprenant et très honnête, et recommandent son projet comme fondé sur d'excellentes bases. Il est également appuyé par le maire et le conseil de ville, et nous devons dire que dans ses relations d'affaires avec nous, nous n'avons jamais eu qu'à nous louer de son exactitude.

CHRONIQUE DE LA VILLE.

Une double tentative de suicide.

Samedi, vers midi, une jeune fille du nom de Regina Reinhart, âgée de dix-huit ans, qui appartient à une famille respectable demeurant au coin des rues Chippewa et Toledano, a tenté de se suicider en prenant du laudanum.

Le drogue n'ayant pas eu l'effet voulu, soit que la dose prise par la jeune fille eut été trop faible ou trop forte, à quatre heures de l'après-midi Mlle Reinhart s'apercevant que le poison ne lui avait pas réussi, comme elle le désirait du moins, a résolu de se noyer.

Elle s'est donc rendue tout droit au fleuve, au pied de l'Avenue de la Louisiane, et s'est jetée à l'eau.

Heureusement pour la pauvre jeune fille, que quelques personnes se trouvaient sur le quai en ce moment, entr'autres un jeune homme du nom de J. Spounaker qui s'est élancé bravement au secours de Mlle Reinhart, sans même songer au danger auquel il s'exposait lui-même.

Le vaillant jeune homme se trouvait être un excellent nageur heureusement et parvenant à saisir la jeune fille il l'a maintenue d'une main malgré ses efforts désespérés pour se dégager, et a réussi à gagner la terre, salué par les applaudissements de tous ceux que le hasard rendaient témoins de ce hardi sauvetage.

Mlle Reinhart a été transportée à la résidence de ses parents, où les soins les plus tendres lui ayant été prodigués elle est revenue à la vie.

Ses amis espèrent qu'elle reviendra également à des idées plus saines—et qu'elle surmontera son désespoir.

Quand on a dix-huit ans, un premier malheur, si grand qu'il soit ou qu'il paraisse être, ne doit pas dégoûter de la vie, et si le présent est sombre, l'avenir tient en réserve des joies que l'on ne veut pas croire possibles quand on se trouve sous le coup d'une douleur profonde.

Mlle Regina Reinhart était la fiancée de M. Morgan Cavanaugh, le vaillant pompier qui a été victime d'un accident dernièrement en courant à un incendie.

La mort subite de celui qu'elle aimait et qui devait être le compagnon de sa vie, a frappé Mlle Reinhart comme un coup de foudre, et n'écoutant que son premier mouvement de désespoir, avec toute l'impétuosité des natures primesautières, elle a tenté deux fois de se suicider comme nous l'avons raconté.

Une autre tentative de suicide.

Dans l'après-midi de vendredi dernier plusieurs personnes qui se trouvaient auprès du pavillon de canotage de l'un des clubs du bayou St. Jean ont vu une femme assez élégamment mise venir en courant dans la direction du bayou et se précipiter dans l'eau verdâtre. Après le premier moment de saisissement, les personnes qui avaient assisté à cette scène émouvante ont appelé au secours, et le gardien du pont du bayou le plus rapproché, qui avait tout vu comme les autres, a pu arriver à temps [illegible] vie à la malheureuse [illegible].

On ne nous a [illegible] femme. Conduite à [illegible] du port, elle a déclaré que des troubles domestiques l'avaient poussé à cet acte de désespoir, et comme elle se disait repentante, elle a été renvoyée à sa résidence.

Un officier de police grièvement blessé par un nègre.

A neuf heures, dimanche soir, l'agent de police Blanchard avisant un nègre qui passait au coin des rues Front et Cressman, avec un paquet assez volumineux sous le bras, lui a trouvé un air suspect et l'a arrêté.

Le nègre n'a fait aucune résistance et a suivi le gardien de la paix sans murmurer. Malheureusement, celui-ci trompé par cette feinte bonhomie n'a pas songé à voir si son prisonnier était armé.

Cet oubli devait lui coûter cher.

Comme l'officier de police et son prisonnier passaient au coin des rues St-Louis et Decatur, l'un conduisant l'autre, le premier s'est baissé pour répondre à un appel en frappant du bout de son bâton ferré sur le pavé.

Henry Robinson,—c'est le nom du prisonnier,—a profité du moment pour tirer sournoisement son pistolet de sa poche et faire feu sur l'agent, puis il s'est enfui en suivant la rue St-Louis.

L'agent Blanchard, grièvement atteint, a eu encore la force d'appeler au secours, et Henry Robinson, traqué par trois limiers de la police, a fini par être capturé de nouveau rue St-Louis, entre Dauphine et Bourgogne.

Le blessé a été transporté à sa résidence rue Toulouse près Villeré. Un docteur a été appelé à lui donner des soins et a déclaré que son état était grave.

Le prisonnier, Henry Robinson, a été incarcéré à la station de police du troisième précinct. Il a nié avoir fait feu sur l'officier et a dit que c'était un complice à lui,—complice du paquet de tabac seulement,—nommé Bill Matlock, alias Red Bill, qui avait fait le coup.

D'après lui, Bill Matlock aurait assisté à son arrestation, l'aurait suivi par derrière et aurait fait feu sur l'agent de police pour le délivrer. Hier matin, cependant, on dit que Robinson a avoué à un de ses gardiens que c'était lui qui avait tiré le coup de pistolet, qu'il ne craignait pas d'en convenir, parce qu'il était fatigué de la vie et qu'il désirait être pendu.

Nous ne savons pas jusqu'à quel point tout cela est vrai.

Une querelle [illegible] entre Typographes.

Une querelle est survenue, hier après midi, vers une heure, entre deux typographes employés au *Times*, nommés respectivement J. H. Gregory et W. McGruder.

Après l'échange de quelques paroles acerbes, le premier de ces deux hommes a tiré de sa poche un pistolet à un coup, appelé Derringer, et faisant feu sur le second l'a atteint au cou.

Le blessure de McGruder n'est pas grave, la balle n'ayant fait que tracer un sillon sanglant du côté gauche du cou, mais tandis qu'on s'empressait autour de lui, son adversaire Gregory a profité de son isolement pour gagner la porte et s'esquiver dans la rue. On ne l'a pas encore arrêté quelques recherches.

Association des Travailleurs et [illegible].

Nous avons écrit l'autre jour que les membres de l'Association des Travailleurs avaient adopté une résolution déclarant qu'ils ne paieraient pas le nickel exigé en prenant passage dans les chars urbains, à moins que les compagnies auxquelles appartiennent les différentes lignes ne missent dans chaque char un collecteur en outre du driver.

Mais nous avions eu soin de faire comprendre que nous n'étions pas sûrs que nos renseignements fussent exacts.

Il parait qu'ils ne l'étaient pas, car le secrétaire de l'Association des Travailleurs et Artisans du 1e district nous apprend que ces derniers, pas plus que l'association centrale composée de délégués de chaque district, n'ont jamais, dans aucune de leurs séances, voté la résolution dont il s'agit. La mesure hostile aux compagnies de chemins de fer urbains a été prise par d'autres individus.

Quant à l'Association des Travailleurs, nous écrit M. G. Bous, le secrétaire, "ce sont presque tous de bons pères de famille qui ne cherchent que par des moyens légaux et honnêtes à se procurer du travail et à se soutenir mutuellement." Nous n'en doutons pas, et nous sommes heureux d'ouvrir nos colonnes à leur protestation, heureux surtout d'apprendre d'une manière officielle que l'Association est complètement étrangère à la manifestation dont les compagnies de chars urbains ont été l'objet.

LES GLORIEUX VAINQUEURS DES MODOCS.

Second conflit avec la police.

Les soldats des Etats-Unis casernés à l'ancien Hôtel Commercial ne se sont pas réformés décidément, et il parait que leurs officiers ne prennent pas la peine de leur faire de remontrances.

Dimanche matin, à onze heures, l'agent Hartman de la police métropolitaine ayant arrêté un homme ivre, au coin des rues Girod et Peters, le conduisait tranquillement à la station de police du 1er précinct, quand plusieurs soldats sortant de l'Hôtel Commercial se sont élancés sur lui et ont voulu délivrer le prisonnier.

L'officier de police a résisté courageusement et a appelé à l'aide.

Le sergent Slawbowski, du premier precinct, est arrivé et a tenté de faire entendre raison aux troupiers du général Anger, mais ceux-ci ayant été renforcés par toute la garnison qui se trouve dans ce quartier, à peu près deux cents hommes, n'ont rien voulu écouter et après avoir maltraité l'agent Hartman, l'ont contraint à mettre son prisonnier en liberté.

Ils ont alors menacé le sergent Slawbowski, mais celui-ci leur a tenu bravement tête, son revolver à la main.

Les vainqueurs des Modocs, quoiqu'ils fussent deux cents contre un, en voyant son attitude déterminée se sont dispersés, craignant sans doute les conséquences de leur acte.

Nous nous demandons si un pareil état de choses peut durer longtemps encore. Le chef de police est décidé à réclamer justice des autorités militaires et à faire punir les coupables s'il peut obtenir cette grande faveur du général commandant.

Réformes exigées par le chef de police.

Le chef de police a lancé hier un ordre qui surprendra désagréablement tous les agents de la force publique, mais que nous ne pouvons pas manquer d'approuver.

Il prétend que la discipline la plus stricte soit maintenue dans les rangs de la police, et nous applaudissons des deux mains à ses bonnes intentions, en nous demandant, cependant, non sans une certaine appréhension, si ce beau zèle durera.

Il ne veut pas que les métropolitains, tant qu'ils porteront l'uniforme, puissent être vus dans les cafés et autres lieux où il y a un débit de liqueurs alcooliques; il veut que les maisons mal famées soit attentivement surveillées, surtout la nuit.

Il veut que les métropolitains ne restent pas plantés au coin d'une borne, mais qu'ils marchent en faisant leur ronde tant que dure le temps du service; il ne veut pas qu'on puisse surprendre ces messieurs assis dans l'embrasure d'une porte en fumant leur cigare [illegible] de la politique du jour.

Tout cela est fort juste et fort sage. Bravo, colonel Loan!

Deux incendies.

A deux heures hier matin le feu s'est déclaré dans la maison basse sise au coin des rues Amelia et Laurel, appartenant à Jacob Smith et occupée par William Tallman qui y tenait une grocerie.

La bâtisse a été détruite ainsi que tout le contenu.

La maison était assurée pour $1000 dans la compagnie Teutonia et les marchandises pour $150 dans la compagnie des Pompiers.

On ignore la cause de l'incendie.

A quatre heures encore, hier matin, un feu, évidemment allumé par un incendiaire cette fois, a été découvert dans une maison basse inhabitée, sise rue Laurel entre Constantinople et Marengo, appartenant à Jacob Powell.

La propriété a été considérablement endommagée et les pertes qui ne s'élèvent pas à moins de $2,500 sont couvertes par une assurance.

Les murs extérieurs de la bâtisse avaient été arrosés d'huile de pétrole et on a trouvé à quelques pas de la maison la bouteille qui avait contenu l'huile.

New Orleans Rifle Club.

Les deux premières journées du concours des tireurs les plus renommés de notre ville, au jardin Magnolia, ont été très brillantes et plus d'un beau coup a été applaudi par les spectateurs.

La dernière journée est fixée pour aujourd'hui, mardi, et se terminera par un grand bal.

Il nous faudrait avoir à notre disposition plus de deux colonnes de *l'Abeille* pour pouvoir raconter en détail les émouvantes péripéties des deux premières journées.

Le temps nous manque absolument pour cela, mais nous reviendrons avec plaisir sur ce sujet quand les colonnes seront moins encombrées.

Qu'il nous suffise de dire que la fête a été complète et que tout le monde a pu voir que la Nouvelle-Orléans possède d'aussi fins tireurs que toutes les villes et les villages du grand Ouest, et ce n'est pas peu dire.

Voici les noms des officiers du club:

Président, Conrad Gressner; vice-président, J. M. Parker; secrétaire financier, Geo. Muller; secrétaire, A. Kalnski; trésorier, M. Vonderbank; premier maître tireur, major J. C. Shipley; second, F. J. Kuhnholz; troisième, major Wil[illegible] Arms.

[illegible] hier matin dans la pharmacie de M. Hermann Curtis, au coin des rues Carondelet et Delord, et ont emporté deux cents piastres en billets de banque et d'autres valeurs pour cinquante piastres.

Deux tentatives avaient été dirigées déjà sur cette même pharmacie, mais elles avaient échoué heureusement.

Cette fois les filous ont été plus fortunés.

Il est fâcheux d'avoir à constater qu'ils n'ont pas laissé le moindre indice qui puisse servir à les faire reconnaître.

Terrible explosion.—L'explosion d'une fontaine de soda water suivant les uns, d'un appareil à gaz ou de nitro-glycerine suivant les autres, arrivée, mercredi soir vers six heures, à Boston, a eu les proportions d'une véritable catastrophe.

Cette fontaine était placée dans la pharmacie exploitée au coin de Washington et de Lagrange streets par M. J. D. Dow et qui passait pour être la plus bel établissement de ce genre dans la Nouvelle-Athènes. L'explosion a été précédée par un bruit sourd, assez semblable à celui qui accompagne les tremblements de terre; quelques secondes après une détonation épouvantable s'est fait entendre, les murs se sont ouverts, la maison entière, qui ne comptait pas moins de quatre étages, s'est écroulée et tous ceux qui s'y trouvaient, ainsi que plusieurs passants, ont été ensevelis sous les ruines. Pour comble d'horreur, le feu a pris dans les décombres et avant de songer à en retirer les malheureux qu'elles ensevelissaient, on a dû appeler les pompiers.

L'incendie ayant été promptement éteint, on a retiré morts et une vingtaine de blessés, dont cinq sont, dit-on, dans un état désespéré, ont été retrouvés. Voici les noms des victimes: M. James, M. Frawley, Miss Lizzie Compton, âgée de 30 ans, et la petite fille de M. Frazier, tailleur allemand qui occupait le 3e étage de la maison détruite, tués; Lord, John Mahoney, Eckermann, Valois, Cosney et Farwell, commis de M. Dow, blessés grièvement; Daniel Frazier, sa femme, Mme Loring Gardner et un petit garçon, Mme Coffin, Miss Gelney et John Madison, blessés légèrement. Ils ont tous été transportés à l'hôpital.

Lorsque l'explosion a eu lieu, le docteur Samuel Grier, qui passait dans Washington street, de l'autre côté de la rue, [illegible] s'est senti [illegible] ment [illegible] de pas; puis à un tremblement de terre. Le docteur, en effet, a été tellement violente qu'il prétend qu'un pareil effet [illegible] d'un cheval a été renversé. Ce qui est certain, c'est qu'une pauvre marchande de pommes, appelée Martha Londen, qui occupait son petit commerce près de la pharmacie, a été jetée sur le pavé avec tant de force, qu'on l'a relevée avec une jambe et un bras cassés.

Le magistrat, M. Dow, étant absent au moment de la catastrophe, n'a pu donner jusqu'ici aucune explication, et on ignore le drame plus long [illegible] généralement à l'explosion d'un appareil à gaz ou d'une certaine quantité de nitroglycerine, qu'il aurait d'une fontaine.

Les pertes matérielles sont diversement estimées de $[illegible] dollars.

(*Messager.*)

A nos Abonnés des campagnes.

Nous sommes obligés de payer à la Nouvelle-Orléans même, depuis le 1er janvier [illegible] demandons donc à nos abonnés [illegible] donc à ces derniers, à qui [illegible] le ne pourra plus rien [illegible] rembourser, ou de [illegible] même temps que le prix de [illegible].

Le port est de [illegible] l'édition quotidienne [illegible] pour l'hebdomadaire [illegible].

Les maîtres de poste [illegible] agents devront donc [illegible] montant additionnel [illegible] tre en même temps [illegible] nement.

PARIS

AU PETIT SAINT-THOMAS

[illegible] et [illegible], rue de l'Université (Paris [illegible]).

Cette maison, qui compte plus de [illegible] années d'existence, [illegible] est réputée comme [illegible] premier ordre et vendant [illegible].

Dans ses immenses magasins [illegible] ne peut se dispenser de [illegible] Peignoirs, etc.; les [illegible] en Etoffes de Fantaisie [illegible] les, Confections et [illegible] Lingerie, Dentelles, [illegible] Trousseaux, Articles de [illegible] etc., etc.—English [illegible].

La Folie de la négligence. [illegible]

[illegible]

Décédée hier, [illegible] Veuve ADOLPHE [illegible]

Société de secours de 1875.

APPEL AU PEUBLE

En faveur des personnes [illegible]

[illegible]

W. J. BEHAN, [illegible]
R. M. MONTGOMERY, [illegible]
P. S. WILTZ, [illegible]
W. A. BELL, [illegible]
[illegible]
JNO. I. ADAMS, [illegible]
W. H. HARRIS, [illegible]
[illegible] WIGGINS, [illegible]
THOS. A. ADAMS, Président.
JOHNSON ARMSTRONG, [illegible]

Aux Propriétaires du 7me Ward.

CONFORMÉMENT à une résolution [illegible]

LOUIS DUVIGNEAUD,
DANIEL EDWARDS,
[illegible]

THEOPHILE DUBOIS,
Courtier en Marchandises,
No 256 rue Fourl, [illegible]

L. C. ARNY,
[illegible]

OFFRE [illegible] CIDRE & ALE [illegible] VICHY, [illegible] CONGRESS WATER.

$50, $100, $500, $1000.

ALEX. FROTHINGHAM & CO.

Compagnie d'Ardoises Chapman,

J. BRANDIN [illegible]

GRAND PIQUE-NIQUE
DONNÉ PAR LA
Société [illegible] et d'Assistance Mutuelle de la Nouvelle-Orléans.
Aux Fair Grounds.

[illegible]

Licences de Ville!

LICENSES,
TAXES DE VILLE,

Taxes de Ville!

Avis au Public.

J. W. PETTY
Nous a pié

SEULEMENT 50 cts!

Propriétés à vendre et à louer

A vendre.

NICHOLAS CONNELL.

Dr. Roberts,

[illegible] ALFRED MERCIER,

Maison établie en 1837.

D. PITARD,
Importateur et marchand de
QUINCAILLERIE,

GRAND TIR
New Orleans Rifle Club.

[illegible]

Vente de Machines à Coudre [illegible] Février 1874.

HOTEL SHADY GROVE,
à BILOXI, (Mississippi).

HOTEL DE L'EUROPE,

RESTAURANT TRISCONI,
Salons Particuliers.

RESTAURANT et HOTEL
De Joseph Pacteau,
à EST-PASCAGOULA, MISS.

[illegible] HOTEL,

Restaurant des Quatre-Saisons

MM. GERMAIN & AUGUSTE,

Wm. H. SHEPARD,

Agent général pour la vente de la Machine à Gaufrer, automatique, de Fleming.

H. J. RIVET,
PHARMACIEN DROGUISTE,
SUCCESSEUR DE
E. MONTEGUT & CO.,
68 RUE DE CHARTRES,
COIN BIENVILLE,
NOUVELLE-ORLÉANS, LOUISIANE.

CIGARES, CIGARES
Faits par Millions,
No 73, RUE DE CHARTRES.
F. MAEHNEL.

Vor. MAIGNAN,
NEGOCIANT-COMMISSIONNAIRE
SEUL AGENT POUR LA VENTE DU GRAND VIN DU
CHATEAU PAPE CLÉMENT,
23 et 25 - Rue Bienville - 23 et 25

A. ROCHEREAU & CO.,
Sole Agents for the sale of KRUG & CO'S Champagne
COMMISSION MERCHANTS,
WINES, BRANDIES, SARDINES, &c.
New York. — New Orleans.

J. P. SARRAZIN,
Grande fabrique de tabac du Sud, à la vapeur.
NOUVELLE-ORLEANS, LNE.

MANUFACTURE DE CIGARES.
A. SUAREZ FERNANDEZ,

La Louisiana Benevolent Live Stock Insurance Co. de la Nlle-Orléans.

Tirage de Loterie de l'Etat de la Louisiane.

VOICI LE MOMENT!
VETEMENTS
A des prix encore réduits.
Le plus vaste stock d'articles [illegible] et de modes les plus récentes offert aux chiffres réduits suivants,
CHEZ
LEON GODCHAUX,

MAGNESIA
Aerada Antibiliosa Perfeccionada.

ADMINISTRATION DE LA NOUVELLE-ORLEANS.

CHARLES J. LEEDS, Maire.
J. H. HARDY.

LE MAGASIN ROUGE!
M. LION.

ESCARBOTS! ESCARGOTS!

J. A. LACROIX,